

Olena BEREZOVSKA PICCIOCCI¹

Vivre ses langues

Résumé

Dans cette étude, la réflexion sur le bilinguisme et les écrivains bilingues débouche sur la didactique de l'apprentissage des langues. La question des imaginaires des langues est au cœur de cette recherche qui laisse d'abord la parole à la littérature, puis à l'expérience pédagogique pour aboutir à une conclusion générale sur la cohabitation entre les langues et les peuples.

Mots-clés : écrivains bilingues ; Rilke ; Tsvétaïeva ; Makine ; imaginaires des langues ; bilinguisme.

Abstract

Living One's Language

In this study, reflection on bilingualism and bilingual writers leads to the didactics of language learning. The question of the imaginations of languages is at the heart of this research, which first gives voice to literature and then to pedagogical experience in order to reach a general conclusion on the cohabitation between languages and peoples.

Key-words: bilingual writers; Rilke ; Tsvétaïeva ; Makine ; imaginary of languages ; bilingualism.

Il existe plusieurs définitions du bilinguisme. On peut en dresser un catalogue comme le fait Daniel Elmiger, chercheur suisse de l'université de Neuchâtel, dans son article intitulé *Définir le bilinguisme. Catalogue des critères retenus pour la définition discursive du bilinguisme*.² Dans cette étude linguistique, son auteur démontre qu'il existe d'un côté une « acception pragmatique minimale »³ et d'un autre, une « définition maximale »⁴ du bilinguisme. Pour la première, il cite le travail de François Grosjean, publié en 1983 sous le titre *Life with two languages: an introduction to bilingualism*. Selon ce linguiste suisse, le bilinguisme est « l'utilisation régulière de deux (ou de plusieurs) langues. Le bilingue est la personne qui se sert de deux langues dans la vie de tous les jours ».⁵ En ce qui concerne la définition maximale c'est à Léonard Bloomfield que Daniel Elmiger se

¹ Olena Berezovska Picciocchi est Docteur en littérature générale et comparée de l'Université de Corse Pascal Paoli, UMR LISA 6240, enseignante de Lettres Modernes et de français langue étrangère. Elle est l'auteur du livre « Mazzeru corse et Molfar des Carpates - Antiques personnages des légendes européennes », thèse remaniée (ouvrage soutenu par CNRS et UMR LISA 6240 de l'université de Corse), Paris, Riveneuve, 2019. Autre publication récente avec l'évènement : « L'océan Atlantique de Vladimir Maïakovski » in Revue de littérature Comparée « Traversées atlantiques des avant-gardes », n°2, avril-juin 2018, p. 225-237 ; Émission radio sur France Culture Le cours de l'histoire, présenté par Xavier Mauduit, « Diabolique Amérique : de Christophe Colomb à Vladimir Maïakovski » avec Denis Crouzet et Olena Berezovska Picciocchi.

² Elmiger, Daniel. « Définir le bilinguisme. Catalogue des critères retenus pour la définition discursive du bilinguisme ». – *Travaux neuchâtelois de linguistique*. 2000, vol. 32, p. 55-76.

³ *Id.* p. 57.

⁴ *Id.*

⁵ Grosjean, François. *Life with two languages: an introduction to bilingualism*. Cambridge, London, Harvard University press, 1982, p. 1: “bilingualism - the regular use of two or more languages [...]”.

réfère. En 1933, ce linguiste américain, dans son livre consacré au langage, définit le bilinguisme comme « la possession d'une compétence de locuteur natif dans deux langues ».⁶ Alors, selon Daniel Elmiger cette définition maximale est également « idéale »⁷. Donc d'emblée, il appert que le bilinguisme est une donnée variable dont la perception change selon les périodes et les personnes qui abordent cette question. C'est aussi d'imaginaire qu'il s'agit car c'est lui qui fabrique une représentation mentale d'un concept. Lorsqu'on s'arrête sur la représentation idéale du bilinguisme où celui-ci devient une maîtrise maximale des compétences linguistiques à atteindre dans les deux langues ou plusieurs, dès le départ on crée la situation de conflit entre réalité et but idéal. Si l'on sort du terrain théorique, d'une manière pragmatique, ce conflit interne peut devenir pour un locuteur donné soit une source de malaise soit un moteur des performances. Force est de constater que le même conflit peut concerner un individu qui ne possède qu'une seule langue. Pour s'en persuader il suffit de se rappeler les travaux en sociolinguistique⁸ de William Labov qui a mis en évidence les phénomènes de « l'hypercorrection » et de « la norme de prestige » lors de ses enquêtes de terrain effectuées auprès du personnel de trois grands magasins new-yorkais. Les personnes interrogées avaient d'autant plus tendance à faire entendre un [r] postvocalique que leur clientèle habituelle est plus bourgeoise.

En somme le thème annoncé par le titre de cet article : « Vivre ses langues », interroge essentiellement notre rapport à la langue dont nous sommes porteurs et héritiers, qui nous habite autant que nous l'habitons. Cette langue est rarement uniforme. Car, même si l'on ne vit qu'avec une seule, notre langue maternelle, celle-ci a souvent de multiples facettes à nous offrir. Et si à cette richesse culturelle, on ajoute une autre langue voire plusieurs langues, même avec une maîtrise variable, une cohabitation aura lieu. Cette cohabitation peut être heureuse ou pas. Elle peut être vécue comme une malédiction ou un don. C'est un sujet littéraire par excellence. Par conséquent on regardera, tout d'abord, comment la littérature s'en empare et puis de quelle façon cette réflexion peut être développée dans la pratique didactique appliquée à l'enseignement-apprentissage des langues.

La langue des poètes et des écrivains

Alors que disent les hommes et les femmes de lettres au sujet de leurs langues et de leurs vécus dans ce domaine ? Commençons par citer Rainer Maria Rilke qui, dans son œuvre majeure parue en 1910, dont le titre est *Les Cahiers de Malte Laurids Brigge*, s'exprime sur la performance à atteindre dans une langue étrangère, de la façon suivante :

⁶ Bloomfield, Leonard. *Language*. New York, Holt, 1933, p. 56: "native-like control of two languages".

⁷ Elmiger, Daniel. « Définir le bilinguisme ». Op. cit., p. 61.

⁸ Voir : Labov, William. *Sociolinguistique*. Minuit, 1976.

Il était pareil à un homme qui entend une langue merveilleuse, et fiévreusement se propose d'écrire dans cette langue. La frayeur l'attendait encore d'apprendre combien difficile elle était. Il ne voulut d'abord pas croire qu'une vie entière pût se passer à former les phrases des premiers exercices qui n'ont pas de sens. Il se jeta dans l'apprentissage comme un coureur dans la course. Mais l'épaisseur de ce qu'il fallait surmonter le ralentissait. On ne pouvait rien imaginer de plus humiliant que ce début. Il avait trouvé la pierre philosophale et voici qu'on le contraignait à changer sans cesse l'or rapidement produit de son bonheur, en le plomb grossier de la patience⁹.

Dans cette prose en grande partie autobiographique, le poète autrichien consigne ses souvenirs et surtout ses souffrances. Dans cet extrait la souffrance est provoquée par le constat d'inaccessibilité d'un rêve incarné par « une langue merveilleuse » imaginée aussi en « pierre philosophale ». Pour l'auteur de ces lignes le français fut cette langue. Il aspire à écrire des poèmes en français. Il parvient à le faire d'une manière merveilleuse.¹⁰ Et pourtant, le poète est assailli par l'immense inquiétude de ne pas être à la hauteur de la tâche qu'il s'est imposée. Rilke partage ses craintes avec la poétesse russe Marina Tsvetaeva avec laquelle il entretient une sorte de correspondance amoureuse. À ses inquiétudes, Marina répond :

Cher Rainer,

Goethe dit quelque part qu'on ne peut rien réaliser de grand dans une langue étrangère – cela m'a toujours paru sonner faux. [...] Écrire des poèmes, c'est déjà traduire, de sa langue maternelle dans une autre, peu importe qu'il s'agisse de français ou d'allemand. Aucune langue n'est langue maternelle. Écrire des poèmes, c'est écrire d'après. C'est pourquoi je ne comprends pas qu'on parle de poètes français ou russes, etc. Un poète peut écrire en français, il ne peut pas être un poète français. C'est ridicule. Je ne suis pas un poète russe et c'est toujours un étonnement pour moi d'être tenue pour telle, considérée comme telle. On devient poète (si tant est qu'on puisse le devenir, qu'on ne le soit pas tous d'avance !) non pour être français, russe, etc., mais pour être tout. Ou encore : on est poète parce qu'on n'est pas français. La nationalité est forclusion et inclusion. Orphée fait éclater la nationalité, ou l'élargit à tel point que tous (présents et passés) y sont inclus¹¹.

La poétesse russe de la génération qu'on a qualifiée de « perdue », contrairement à son interlocuteur autrichien ne souffre pas face à une langue qu'elle transforme dans sa poésie, le chant d'Orphée étant pour elle universel, sans frontières et surtout libérateur.

Un autre auteur d'origine russe se penche sur la question des langues qui habitent son personnage dans son roman français. Il s'agit d'Andreï Makine et de son livre *Le testament français*, autobiographique en grande partie, paru en 1995 chez Gallimard. L'écrivain y raconte sa révélation linguistique :

⁹ Rilke, Rainer Maria. *Les Cahiers de Malte Laurids Brigge*. (1929). Trad. Maurice Betz. Paris, Éditions du Seuil, (1966), 1996, p. 220-221.

¹⁰ Rilke, Rainer Maria. *Vergers et autres poèmes français*. Paris, « Poésie/Gallimard », 1978.

¹¹ Marina Tsvetaïeva écrit une lettre à Rilke le 6 juillet 1926. Celle-ci fut traduite par Philippe Jaccottet, dans : Rainer Maria Rilke, Boris Pasternak, Marina Tsvétaïeva. *Correspondance à trois. Été 1926*. Paris, Gallimard, coll. « L'Imaginaire », 2003, p. 211.

« C'est le hasard d'un lapsus qui me révéla cette réalité déroutante : le français que je parlais n'étais plus le même.../ Ce jour-là, alors que je posais une question à Charlotte, ma langue fourcha. Je dus tomber sur l'un de ces couples de mots, un couple trompeur, comme il y en a beaucoup en français. Oui, c'étaient des jumeaux du genre « percepteur-précepteur », ou « décerner-discerner ». De tels duos perfides, aussi risqués que ce « luxe-luxure », provoquaient autrefois, par mes maladresses verbales, quelques moqueries de ma sœur et des corrections discrètes de Charlotte... / Cette fois, il ne s'agissait pas de me souffler le mot juste. Après une seconde d'hésitation, je me corrigeai moi-même. Mais bien plus fort que ce flottement momentané, fut cette révélation foudroyante : j'étais en train de parler une langue étrangère ! »¹²

Andreï Makine membre de l'Académie française depuis 2016 est certainement bilingue. Adulte, il quitte sa Russie natale et choisit la France et sa langue pour une nouvelle vie. Si l'on accepte la définition maximale du bilinguisme, celui-ci se manifeste chez ce romancier d'origine russe surtout par l'écrit car sa performance en français devient littérature. Alors l'homme de lettres parle de son style :

Non que j'eusse dorénavant moins de facilité pour m'exprimer en français. Mais la rupture était là. Enfant, je me confondais avec la matière sonore de la langue de Charlotte. J'y nageais sans me demander pourquoi ce reflet dans l'herbe, cet éclat coloré, parfumé, vivant existait tantôt au masculin et avait une identité crissante, fragile, cristalline imposée, semblait-il, par son nom de *tsvetok*, tantôt s'enveloppait d'une aura veloutée, feutrée et féminine – devenant « une fleur ». / Plus tard, je penserais à l'histoire du mille-pattes qui, interrogé sur la technique de sa danse, s'embrouilla tout de suite dans les mouvements, autrefois instinctifs, de ses innombrables membres. / Mon cas ne fut pas aussi désespéré. Mais depuis le jour du lapsus la question de la « technique » se fit incontournable. A présent le français devenait un outil dont, en parlant, je mesurai la portée. Oui un instrument indépendant de moi et que je maniais en me rendant de temps en temps compte de l'étrangeté de cet acte. / Ma découverte, pour déconcertante qu'elle fût, m'apporta une intuition pénétrante du style. Cette langue-outil maniée, affûtée, perfectionnée, me disais-je, n'était rien d'autre que l'écriture littéraire¹³.

Comme nous pouvons le constater dans ces exemples littéraires le rapport à la langue de l'écriture qui est différente de la langue maternelle, est vécu essentiellement comme une frustration, celle-ci devient progressivement moteur d'une création artistique. Mais comment peut-on obtenir cette énergie positive et productive lorsque l'objectif est beaucoup plus prosaïque, celui d'apprendre une langue étrangère sans forcément espérer devenir un artiste accompli dans cette langue ? C'est la question que je me suis posée en tant qu'enseignante des langues.

Vers une didactique des imaginaires

Apprendre une langue étrangère se présente d'emblée comme un challenge à réaliser. Le bilinguisme peut se voir alors comme un sommet inatteignable dans un monde après la tour de Babel.

¹² Makine, Andreï. *Le testament français*. Paris, Mercure de France, 1995, p. 270.

¹³ *Id.*, p. 270-271.

Dans ce monde, la rencontre avec l'autre est impossible. C'est une croyance contreproductive. Comment faire pour que cette rencontre ait lieu malgré tout ? Comment briser cette croyance qui empêche la rencontre ? Car apprendre une autre langue c'est aussi « expérimenter au maximum l'altérité et se mettre au défi de l' "apprivoiser"¹⁴ ». Nathalie Auger, chercheuse en didactique de langue en parle dans son article intitulé « Prise de conscience de la place et du rôle des imaginaires dans l'apprentissage d'une langue. Un passage nécessaire pour le futur enseignant de langue ». Dans cette étude comme son nom indique, l'apprentissage des langues est abordé à partir des imaginaires qui gravitent autour de cet apprentissage. Ces imaginaires sont multiples : il y a ceux qui concernent directement la langue à apprendre ou à apprivoiser et ceux qui touchent au contexte de l'apprentissage. Dans tous les cas, comprendre leur importance est capital pour progresser dans l'apprentissage d'une langue en tant qu'apprenant et dans son enseignement en tant qu'enseignant afin de pouvoir briser d'éventuelles barrières linguistiques. J'ai essayé de partager cette vision de l'enseignement-apprentissage des langues étrangères avec mes étudiants, futurs professeurs de français langue étrangère, dans le cadre du cours basé sur une initiation théorique à une langue nouvelle.

Au fait, le diplôme de français langue étrangère fut introduit à l'université française, en 1984 par Louis Porcher qui a également mis en avant « la nécessité de se décentrer pour pouvoir enseigner une langue¹⁵ ». Ainsi, depuis cette période, les étudiants en troisième année de Licence sont invités à « se mettre "dans la peau" de leurs futures apprenants en vivant leurs difficultés face à la nouvelle langue-culture¹⁶ ». Tout au long de cette expérience, on leur propose de mener un journal de bord où ils doivent noter leurs appréhensions ou leurs enthousiasmes, leurs progrès ou leurs échecs. Pour mon cours j'ai choisi le russe, ma langue maternelle. Je vous propose ici l'exemple d'un journal de bord de l'apprentissage d'une langue nouvelle menée par une de mes étudiantes.

Ce journal s'ouvre par une première impression sur la langue russe où celle-ci est vue comme pas « particulièrement belle » contrairement à sa littérature « de Tolstoï à Dostoïevski ». A la deuxième séance j'ai organisé la rencontre entre la classe de cette étudiante et la classe des étudiants étrangers qui apprenaient le français et dont j'étais également enseignante. Le but de cette rencontre était toujours le même : développer la réflexion sur et autour des apprentissages des langues. Pour lancer le sujet j'ai eu recours aux exemples littéraires en citant Rilke et Makine. Alors dans son journal de bord, l'étudiante note qu'elle partage l'idée exprimée dans l'extrait tiré de la prose autobiographique du

¹⁴ Auger, Nathalie. « Prise de conscience de la place et du rôle des imaginaires dans l'apprentissage d'une langue. Un passage nécessaire pour le futur enseignant de langue ». Dans : Nathalie Auger, Fred Dervin et Eija Suomela-Salmi (dir.) *Pour une didactique des imaginaires dans l'enseignement-apprentissage des langues étrangères*. Paris, l'Harmattan, 2009, p. 59-75, p. 69.

¹⁵ *Id.*, p. 59.

¹⁶ *Id.*

poète autrichien. Parce que « la langue étrangère, russe en l'occurrence, ne s'acquiert qu'en transformant le "plomb grossier de la patience" en or final qu'à force de travail, souvent ingrat. » En conclusion de cette expérience elle écrit :

Ce fut une expérience des plus enrichissantes. J'ai pu à cette occasion me mettre réellement dans la peau d'un apprenant qui découvre un tout nouveau système linguistique. Confrontée non seulement à cette première difficulté, véritablement cruciale, mais aussi au lot de tous les préjugés que l'on a inconsciemment en abordant une langue, et donc une culture, nouvelle (ma langue maternelle est déjà si compliquée que je ne peux en apprendre aisément une autre, la langue russe est trop difficile, son système complètement différent va me perdre, je ne prononcerai jamais bien les termes et on ne me comprendra pas...), je mesure beaucoup mieux désormais certains blocages dans le processus d'apprentissage d'une langue étrangère, à tous les sens du terme...

En somme comme le signale si bien Nathalie Auger, au cours de cette réflexion expérimentale il ne s'agit de tomber « ni en psychanalyse, ni dans le cognitivisme forcené¹⁷ » mais d'explorer sur un terrain interdisciplinaire les imaginaires des langues pour un enseignement-apprentissage des langues toujours plus efficace.

C'est aussi une réflexion personnelle nourrie au cours de mes recherches, de mes rédactions, de mes lectures et de mes cours. D'origine russo-ukrainienne, depuis mes quinze ans, tant bien que mal, je m'efforce de conquérir la langue française. Même si aujourd'hui, devenue française, j'enseigne cette langue et sa littérature aux étrangers et aux Français, les bastions à prendre restent légion. Ma conquête de la langue française se poursuit en Corse qui m'a généreusement accueillie dans son sein. Son espace clos d'île, lieu de tous les possibles, se prête particulièrement bien à toute expérience culturelle. Dans son université, j'aime à pratiquer les classes mixtes où se retrouvent les étudiants d'ici et d'ailleurs, venus de tous horizons, pour parler de leurs langues maternelles, de leurs langues étrangères et de leurs vécus dans ces langues. Donc c'est avant tout un thème des regards croisés où on s'interroge sur l'autre et sur la façon dont l'autre nous voit, où une autre langue rime forcément avec une culture différente, avec une pensée autre. C'est ainsi que la langue française se voudrait cartésienne et rationnelle : afin de comprendre les choses, elle les sépare et les démêle, pour les ranger par classe, par catégorie, par thème. Alors que les langues russe et ukrainienne, se penseraient plutôt à l'intérieur d'une ancienne tradition slave, dans laquelle le verbe surtout celui d'un chanteur, d'un poète parcourt le monde pour le saisir dans sa quintessence qui est seule et indivisible. La plus ancienne œuvre littéraire des Slaves orientaux qui date de la fin du XII^e siècle et dont le titre est *Le Dit de la campagne d'Igor*¹⁸ s'ouvre sur une illustration très imagée de cette manière de concevoir le monde

¹⁷ *Id.*, p. 61.

¹⁸ Titre original : Слово о полку Игореве. [Slovo o polku Igoreve].

dans son ensemble : « *Боянь бо въщій, // аще кому хотяше пѣснь творити, то растѣкашеться мыслію по древу, стѣрымъ вѣлкомъ по земли, шизымъ орломъ подѣ облакы.* »¹⁹ En 1879 M. de Barghon Fort-Rion traduit ce célèbre début de la façon suivante : « Boïan le barde, quand il composait un chant guerrier, laissait d'abord s'élaner ses pensées à travers les bois, comme le loup fauve au milieu de la plaine, comme l'aigle gris dans l'éther²⁰ »²¹.

D'une manière ou d'une autre, l'imaginaire collectif d'un peuple est tributaire de sa langue et, vice-versa, la langue d'un peuple est tributaire de son imaginaire collectif. Poser la question d'apprentissage des langues dans cette perspective anthropologique et ethnographique c'est s'engager sur le chemin d'une nouvelle approche pédagogique où « la didactique des imaginaires » devient une passerelle entre les langues pour une communication et une compréhension optimale entre les peuples différents.

Finalement la figure emblématique de l'étranger n'est jamais loin lorsqu'on parle de l'apprentissage des langues. Cette figure de l'étranger est dans nous et dans les autres. D'un côté, elle attise notre curiosité, brise la glace et précipite la rencontre, d'un autre côté, elle effraye par son étrangeté et instaure des frontières. Par conséquent s'interroger sur la langue voire sur les langues, c'est s'interroger sur notre rapport à nous-même et aux autres. Voici un thème qui n'est pas nouveau mais dont la pertinence est évidente pour notre époque qui se rêvait sans murs et frontières mais qui ne fait que les reconstruire.

Bibliographie

Auger, Nathalie. « Prise de conscience de la place et du rôle des imaginaires dans l'apprentissage d'une langue. Un passage nécessaire pour le futur enseignant de langue ». Dans : Auger, Nathalie, Dervin, Fred et Suomela-Salmi, Eija (dir.). *Pour une didactique des imaginaires dans l'enseignement-apprentissage des langues étrangères*. Paris, l'Harmattan, 2009, p. 59-75.

Bloomfield, Leonard. *Language*. New York, Holt, 1933.

Elmiger, Daniel. « Définir le bilinguisme. Catalogue des critères retenus pour la définition discursive du bilinguisme ». In : *Travaux neuchâtelois de linguistique*, 2000, vol. 32, p. 55-76.

Grosjean, François. *Life with two languages: an introduction to bilingualism*. Cambridge, London, Harvard University press, 1982.

Labov, William. *Sociolinguistique*. Minuit, 1976.

¹⁹ Le texte original est disponible sur <http://feb-web.ru/feb/slovenec/refers/es1/es1-0091.htm>, page consultée le 17/12/2019.

²⁰ Le texte de traduction française est accessible sur <http://remacle.org/bloodwolf/historiens/anonyme/igor.htm>, page consultée le 17/12/2019.

²¹ Il existe plusieurs controverses au sujet de la traduction de cette phrase en russe moderne. Voir Barulin A. N *Linguistic and semiotic analysis of the first « section » of « The song of Igor's Campaign »*. disponible sur <http://www.dialog-21.ru/media/1917/barulina.pdf>, page consultée le 17/12/2019.

Makine, Andreï. *Le testament français*. Paris, Mercure de France, 1995.

Rilke, Rainer Maria, Boris Pasternak, Marina Tsvétaïeva. *Correspondance à trois. Été 1926*. Paris, Gallimard, coll. « L'Imaginaire », trad. Jaccottet, Philippe, 2003.

Rilke, Rainer Maria. *Les Cahiers de Malte Laurids Brigge*. (1929). Trad. Maurice Betz. Paris, Éditions du Seuil, (1966), 1996.

Rilke, Rainer Maria. *Vergers et autres poèmes français*. Paris, « Poésie/Gallimard », 1978.